

L'homme qui a vu l'ours

Jean-Louis Imbs, 58 ans, a su gagner la sympathie et l'amitié des habitants du village canadien de Stewart où il réside plusieurs mois par an depuis son départ en préretraite. Il y a ouvert un « centre d'interprétation » destiné à apprendre aux touristes comment se comporter face à un ours rencontré au bord d'une route ou au coin d'une rue. Il veut aussi convaincre les Canadiens de ménager un animal qui est pour ces régions du Nord une ressource économique.



Pendant quinze ans, il fut directeur de formation dans la grande distribution, les vingt années suivantes, consultant et chasseur de têtes pour l'industrie. Mais cet enfant de Mackwiller, en Alsace Bossue, fils d'un artisan boucher et d'une mère au foyer, s'est toujours senti proche de la nature. Ado, il traînait en forêt, à l'affût du gibier pour une chasse exclusivement photographique, et pestait contre les vrais nemrods dont « le comportement n'était pas toujours adapté à leur discours de protecteurs de l'environnement ». Le jeune naturaliste amateur rencontre d'autres passionnés, plus expérimentés, qui lui donnent le goût du voyage.

« Je suis un autodidacte mais je n'ai pas à rougir devant les docteurs en biologie avec lesquels je travaille »

Son premier plantigrade, un ours polaire, il le croise au Groenland. « J'avais fait plusieurs voyages en Alaska et au Canada et j'ai rencontré un gars qui affrétait un bateau russe pour emmener des touristes au Groenland. Il m'a proposé de les accompagner ». Passager payant, il donne néanmoins un coup de main à la petite équipe de marins. Il tape notamment le programme journalier sur une machine à écrire dont le clavier cyrillique produit un texte en caractères romains ! À la fin du voyage, l'organisateur français lui propose de revenir l'année suivante, comme accompagnateur au pair.

« C'est comme ça que tout a commencé. J'ai appris à expliquer ce qu'est un écosystème, à enseigner le respect de la nature ». Jean-Louis Imbs a une double casquette, guide sur la terre ferme où il emmène les touristes en Zodiac, conférencier en mer. Son premier exposé a porté sur les baleines. L'organisateur ne voulait pas d'un scientifique mais de quelqu'un qui sache vulgariser, se mettre à la portée des publics de tous niveaux qui composent ces voyages. « Je suis un autodidacte, reconnaît Jean-Louis Imbs. Je collecte l'information dans les livres,

auprès des gens que je connais dans le milieu. Encore aujourd'hui, je travaille avec des docteurs en biologie, en botanique, en géologie. Je n'ai pas à rougir devant eux, je connais mes sujets, mon message passe ».

« Le Grand Nord, on aime ou on déteste. J'ai vu des gens repartir en courant »

Depuis le début de l'année, il a effectué cinq croisières d'une dizaine de jours chacune dans l'Antarctique. Après avoir beaucoup cinglé dans les mers chaudes, aux Caraïbes et en Méditerranée, il a « attrapé le virus du froid. Les régions du Grand Nord, on aime ou on déteste. J'ai vu des gens repartir en courant ». Lui ne s'en lasse pas depuis son voyage inaugural en 1998. Les touristes, allemands, anglais, australiens et désormais chinois, embarquent à Ushuaïa, en Terre de Feu. Trente-six heures plus tard, le bateau arrive dans la péninsule antarctique. « Les tours operators ont défini eux-mêmes les règles du jeu, validées par le traité de l'Antarctique. Il existe une bourse des sites qui ne peuvent être visités plus de deux fois par jour et au maximum par une centaine de personnes à la fois. Certaines zones sont interdites au tourisme pour ne pas mettre en péril la reproduction des manchots ».

Ses conférences sont aussi l'occasion pour Jean-Louis Imbs de faire passer un message sur le réchauffement climatique. Il livre à ses auditeurs les synthèses des recherches des glaciologues et des laboratoires de recherche, en les invitant à se faire leur propre idée. « Mais il n'est pas besoin d'être un scientifique spécialisé pour contester les thèses d'un Claude Allègre. De 1998 à 2011, j'ai vu la banquise reculer à vue d'œil », dit Jean-Louis Imbs.

Avec les Américains — 70 à 80 par croisière - il se fait provocateur : « Je leur dis qu'il est beaucoup plus important de se battre contre le réchauffement climatique que contre le terrorisme international. Celui-ci restera diffus alors que le réchauffement touchera tout le monde. A commencer par ceux qui ne sont en rien responsables du déclenchement du phénomène, les habitants des îles du Pacifique Sud et les Inuits ». Convaincre les Américains que les moyens d'agir existent est une chose, arriver à les faire changer de comportement est « une autre paire de manches ».

Les ours noirs et les grizzly se promènent au bord des routes et dans les villages

En préretraite depuis cinq ans, Jean-Louis Imbs a enfourché un autre cheval de bataille si on peut parler ainsi à propos d'ours et de saumons. Lors de ses pérégrinations, il a découvert la Colombie-Britannique et le village de Stewart, à 1 500 kilomètres au nord de Vancouver. La route n'a été ouverte à la circulation qu'il y a 35 ans. La frontière avec l'Alaska est à cinq minutes à pied. À 150 km à l'intérieur du fjord, Stewart est balayé par les masses d'air chaud du Pacifique. La température descend rarement en dessous de -5 ou -6° en hiver, mais 10 mètres de neige sont chose courante. L'été, par de belles journées ensoleillées, le thermomètre indique 24-25°.

Bouleversé lorsque les Rangers sont obligés d'abattre un ours

Jean-Louis et sa compagne Anne-Christine étaient arrivés par hasard à Stewart, l'été 2002, et sont restés accrochés à son glacier et à ses montagnes côtières qui culminent à 2 400 mètres. « Et surtout, nous avons vu des ours noirs et des grizzly. Ils se promènent au bord des routes, dans les villages, attirés hors des forêts par les saumons qui remontent la rivière, de juillet jusqu'à la fin du mois de novembre. Ils ne sont pas très farouches. Occupés à trouver de la

nourriture, ils se désintéressent des humains ». Mis en confiance par leur air débonnaire, certains touristes se mettent néanmoins dans des situations délicates en allant presque leur chatouiller le museau avec leurs petits appareils photo. « Les problèmes commencent lorsque ces gens-là vont signaler des ours dangereux à la police, au risque de les faire abattre ».

Avec l'aide de deux sponsors, Jean-Louis Imbs a ouvert, dans un local qu'un ami lui met à disposition pendant la belle saison, un « centre d'interprétation de l'ours » (*) auquel il donne trois missions : éduquer, préserver, faire de la recherche. « Comme je ne suis pas Canadien, je commence modestement par apprendre aux gens ce qu'est un ours et comment on se comporte face à lui ». L'an dernier, il a accueilli 2 500 visiteurs. Jean-Louis est intarissable sur les ours, leurs six mois d'hibernation, la vie solitaire des mâles, le remarquable instinct maternel des femelles... Il est bouleversé lorsque les Rangers sont obligés d'abattre un magnifique ours de 1,20 mètre au garrot (3 mètres debout) qui s'est aventuré dans le village. « C'est la faute aux gens qui sortent les poubelles le soir ou stockent sous leur porche du saumon avarié pour la pêche au crabe ».

Une population de plantigrades menacée, malgré les apparences

La chasse à l'ours est autorisée au printemps et en automne en Colombie-Britannique. « Les territoires sont tellement immenses qu'on a l'impression que la ressource est inépuisable. Mais c'est une illusion. Les ours sont les derniers grands prédateurs qui vivent dans une liberté totale. Le minimum de respect qu'on leur doit, c'est de leur foutre la paix ». Jean-Louis Imbs ne veut pas donner de leçons aux Canadiens mais sa petite entreprise de préservation des ours et de leur nourriture, les saumons, recueille un écho positif auprès de l'administration canadienne qui a installé un aquarium à l'école où Jean-Louis fait éclore des saumons qui iront rejoindre la rivière en automne.

Il implique aussi les adultes du village dans le nettoyage des rivières. « C'est une chaîne et tous les maillons sont importants. Avec une eau de qualité, on a des saumons et donc des ours et qui dit ours, dit tourisme, une activité importante pour Stewart », dit Jean-Louis Imbs qui s'est fixé comme ligne de conduite : penser globalement, agir localement.

Claude Keiflin

(*) «The Bear River interpretative center », ouvert de juin à septembre, 5th Avenue, PO Box 625, Stewart, British Columbia, Canada VoT1WO, site : www.the-bric.org ; mail : jl.imbs@the-bric.org